

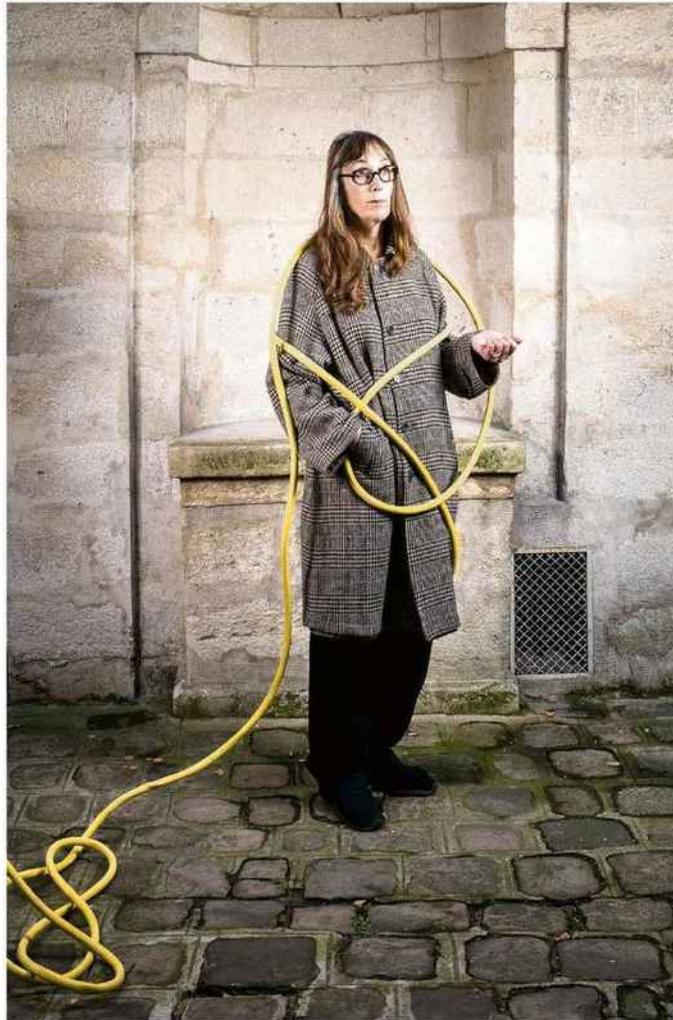


## La femme du dimanche

**F**aut-il vraiment évoquer ses débuts professionnels, quand elle était directrice financière à France 3 Cinéma à seulement 24 ans? Un titre qui sonnait comme une superbe promesse de carrière, mais pas franchement épanouissant pour Hannelore Cayre: « Je devais surtout faire en sorte que les notes de frais de mon patron puissent paraître légales. Je ne comprends pas le salariat, de toute manière. Je n'arrive pas à le métaboliser, je ne sais pas où va l'énergie. » Puis elle a choisi de devenir avocate, un exercice à l'équilibre, là aussi, délicat: « Je suis nulle quand je dois plaider en cour d'assises, j'ai les viscères fondus par la trouille. En plus, les gens attendent systématiquement une projection de testostérone hyperviolente quand c'est une femme qui s'y colle. Je tiens sur de courtes distances, mais sur la longueur, j'ai du mal à ordonner mes idées. »

Ses dossiers de pénaliste parisienne lui apportent cependant une matière extraordinaire pour nourrir le domaine où elle excelle: les romans policiers. Avec *Commis d'office*, par exemple, sorti en 2004, qu'elle a elle-même porté à l'écran cinq ans plus tard. Mais c'est surtout *La Daronne*, polar multi-primé du printemps grâce à sa plume galopante et surpuissante, qui l'a définitivement consacrée, l'année de ses 54 ans. Une histoire rigolote à première vue, dans laquelle une traductrice judiciaire récupère un arrivage gigantesque de shit pour son propre compte. D'une densité incroyable, surtout, avec foule de thèmes explorés: des éléments autobiographiques stupéfiants, les ravages de la fin de vie et la légalisation du cannabis. Sur ce dernier point, Hannelore Cayre ne décolère pas de voir « des gamins en prison pour trafic de stupe alors que quatorze millions de personnes fument en France! C'est aussi grave que grotesque. » Une évolution serait nécessaire, mais elle n'y croit pas: « On vit dans un pays catholique: dès que quelqu'un peut éprouver du plaisir, il faut sanctionner. Au moment du mariage pour tous, on a été étonnés de voir des rats sortir de terre par millions. Légaliser le cannabis? Aucune chance, d'autres rats sortiront encore. Et puis ça reste une bonne façon de pouvoir contrôler les gens dans notre État policier. Ils ne lâcheront jamais ça. »

*La Daronne*, c'est d'abord sa vie à elle, qu'elle met en scène dans une première partie d'ouvrage hallucinante. Son père dirigeait une société de transports spécialisée dans les voyages à risques, camions blindés avec des cargaisons tout sauf légales à livrer en Asie. C'est lui qui a choisi son prénom. Pas un Anne-Laure version gothique, mais à prononcer « Hanneloré », avec H aspiré: « Chaque fois que je croise un Allemand et que je me présente, il rit



Hannelore Cayre le 28 novembre à Paris.  
C. FOHLEN/DIVERGENCE POUR LE JDD

boom ont des parents vieillissants, en train de crever à 3.200 euros par mois en maison de retraite. Ils se demandent comment ils vont pouvoir en plus payer l'école de leurs enfants. C'est un vrai choix générationnel: la pyramide des âges est ventrue, la société ne va pas pouvoir absorber. »

Pour une piqûre de légèreté, mieux vaut replonger dans sa jeunesse et la folie de la fin des années 1970. Quand les profs hurlaient parce qu'elle suivait les cours en lunettes noires, période ska oblige, ou qu'elle skiait seins nus sur les pistes des Ménuires. Retourner aussi dans le cocasse de son quotidien, avec la grande maison des parents coincée entre

**« On vit dans un pays catholique: dès que quelqu'un peut éprouver du plaisir, il faut sanctionner »**

un bout d'autoroute et les chasses présidentielles des Yvelines. Un lieu à haute dangerosité, avec accidents de voiture quotidiens: « Quand ma grand-mère, qui vivait avec nous, entendait un gros choc, elle disait: "Ah, il doit être très bien celui-là!" Puis elle prenait son tabouret et allait assister au spectacle. C'était comme dans Sailor et Lula, avec des zombies titubant qui s'échappaient des carcasses fracassées. » Dans une ironie toute relative, c'est elle qui en sera victime des années plus tard au Chili. Une chute dans un ravin qui lui a valu dix-huit mois d'hôpital, un visage et une colonne en lambeaux, et des souffrances terribles. La pire de toutes? « Quand on m'a privée de morphine du jour au lendemain. Je passais mes journées à hurler de douleur. J'avais toujours été critique vis-à-vis des toxicomanes jusque-là, mais je ne le serai plus jamais: décrocher, c'est la chose la plus abominable qui existe. »

Elle marche droit aujourd'hui, et arrive enfin à sourire en évoquant ses photos de famille: « Sur toutes, absolument toutes, ma mère est magnifique et moi, floue. J'ai fini par comprendre: mon père faisait la mise au point sur elle, systématiquement. Elle était si belle qu'on l'affichait en portrait pour des publicités sur les façades de Paris. Elle disait souvent: "Comment a-t-on pu faire un enfant aussi moche en étant aussi beaux?" Sur sa tombe, on a inscrit: "Elle aimait les chiens". J'ai voulu ajouter: "Et les Galeries Lafayette", mais ma demi-sœur n'a pas accepté. » Il y avait peut-être peu de place pour elle dans cette famille, comme elle l'affirme. Elle dit qu'elle a fini par pardonner. « Parce que c'est tellement affreux, ce que ma mère a vécu. Elle ne pouvait pas donner de l'amour. Mais elle était effroyable, elle n'aurait jamais dû avoir d'enfant. »

PHILIPPE CHASSEPOT

\* *La Daronne*, Métailié, 176 p., 17 €.

# Mal de mère

L'avocate spécialisée dans les stupe se réinvente en auteure de polars. Après une enfance perturbée, elle façonne des héros sombres et drôles

pendant dix minutes. Je crois que c'est un prénom épouvantable, du genre *Radegonde*, dit-elle en souriant.

Rescapée du camp des Milles à Aix-en-Provence, où elle fut internée toute l'année 1942, sa mère a échappé à la déportation grâce à son nom de jeune fille, Wilker. Les trains étaient remplis par ordre alphabétique, et toujours bondés quand arrivait son tour. « C'était une femme effroyable, qui

a retrouvé mon père, son premier amour des années 1940, à l'arrière d'un bus en 1954. Ce jour-là, elle n'est pas rentrée chez elle, abandonnant sur-le-champ son premier mari et leur fille. » Effroyable: elle répète le mot à cinq reprises au cours de l'entretien.

Sa mère, qui a marqué au fer rouge sa vie comme son roman, a disparu à la suite d'une longue agonie dans un Ehpad. Hannelore Cayre n'a pas aimé ce naufrage, sa souffrance à elle au quotidien, les

années qu'il lui a fallu pour s'en remettre: « Ma mère avait survécu à la déportation, alors elle était incroyable. Vivre au camp des Milles avec une simple robe d'été en toute saison, alors que tout le monde mourrait de la typhoïde, de la fièvre, de la tuberculose, de la grippe et de froid... Elle n'a pas voulu lâcher, malgré ses AVC à répétition. » Du coup, l'opinion de Hannelore Cayre sur le suicide assisté est tout aussi affirmée: « Mais là, contrairement au cannabis, ça va changer. Tous ceux de la génération du baby-